

§ 2. L'apparition du christianisme et son histoire aux I^{er} et II^e siècles. Le christianisme naquit et se répandit primitivement dans les milieux sociaux inférieurs et exploités, le peuple « souffrant et affligé », les hommes de condition libre ruinés et sur le point de perdre leur liberté, les petits artisans, les prolétaires et les esclaves.

Les masses populaires asservies, opprimées et réduites à la misère de l'Empire romain, avaient au début, aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère, cherché une issue dans la lutte ouverte, dans l'insurrection. Mais l'échec de tous ces soulèvements avait montré que toute résistance à la puissance romaine était sans espoir. C'est pourquoi dans les couches inférieures était née et s'était largement répandue l'attente d'un « sauveur céleste » des maux et des chagrins de la terre.

Cet espoir s'était manifesté avec une force particulière dans la Judée à bout de souffrances, où au I^{er} siècle on avait passionnément espéré en le salut miraculeux qui devait venir du « roi des Juifs », le Messie, envoyé de Dieu, ainsi qu'en Asie Mineure où il existait de nombreuses colonies juives. Et d'ailleurs, la population autochtone de cette région avait aussi voué à ses propres dieux sauveurs ou rédempteurs des cultes très répandus : on citera, par exemple, celui d'Hermès Trismégiste (trois fois grand), l'antique dieu grec de l'élevage et de l'agriculture, censé devoir venir sauver ses fidèles. Un autre culte populaire était celui du dieu phrygien Sabazios, ancien dieu agricole également analogue au Dyonisos grec, en qui on s'était mis à voir un sauveur. Dans les provinces orientales de l'Empire, on avait vu apparaître une multitude de prophètes fanatiques qui s'attiraient un grand nombre de partisans et fondaient

¹ Voir F. Engels, *Contribution à l'histoire du christianisme primitif*. Karl Marx, Friedrich Engels « Sur la religion », pp. 319-320, Editions Sociales, Paris 1960.

leurs sectes en prédisant la venue d'un « sauveur ». Une de ces sectes judaïques fut l'embryon du christianisme.

L'œuvre la plus ancienne que nous possédions de la littérature chrétienne est l'*Apocalypse de Jean* (68 ou 69 de notre ère). Son auteur était un des prophètes de la venue du Messie (en grec : Christos), un certain Jean, de l'île de Patmos. Il s'adresse aux membres de sept églises (communautés) d'Asie Mineure, qui attendent l'avènement du Christ, mais qu'il nomme des Juifs et non pas encore des chrétiens.

Dans son *Apocalypse*, Jean raconte sur un ton passionné les visions, dans lesquelles il lui fut révélé que la « fin du monde » était proche, et que Christ, « l'agneau de Dieu », allait procéder au « jugement dernier » du monde pécheur. Le châtement devait s'abattre avant tout sur Babylone, la « grande prostituée », assise sur une bête à sept têtes et qui faisait la guerre aux « saints », c'est-à-dire aux croyants ; par la prostituée, il faut entendre Rome, et les sept têtes du monstre sont les empereurs. Christ à la tête de l'armée des justes précipitera la bête et tous ses suppôts dans la fournaise de la géhenne, puis il créera un nouveau ciel et une nouvelle terre et bâtira la nouvelle Jérusalem. Alors tous les justes ressusciteront à la vie éternelle, et s'ouvrira le règne bienheureux du Christ, qui n'aura pas de fin. Dans l'*Apocalypse de Jean*, vibre encore un accent guerrier, la passion encore chaude de la lutte.

La « Bonne nouvelle » (*euangelion* en grec) du prochain avènement du Sauveur fut répandue par une multitude d'émigrants, de pèlerins et de propagandistes (apôtres) et accueillie avec joie par tous les « opprimés et les affligés », les esclaves et pauvres des villes, et, en particulier, les femmes.

Simple secte juive au début, le mouvement ne tarda pas à prendre un caractère largement populaire, tout d'abord dans les provinces orientales où dominait la langue grecque (Asie Mineure, Syrie, Egypte) puis dans les provinces occidentales (Afrique romaine).

Au commencement du II^e siècle, on vit apparaître une vaste littérature orale puis écrite : sermons, épîtres, « révélations » que les églises échangeaient entre elles — œuvres bourrées de fables, de légendes et de mythes de toute sorte.

Ce fut alors que se forma, dans le premier tiers du II^e siècle, et que se répandit au loin parmi les croyants en Christ (les « chrétiens » ainsi qu'ils commencèrent à se nommer) le mythe

selon lequel Christ, le « roi des cieux », était déjà venu sur la terre, sous la forme d'un homme d'humble condition, et sous le nom de Jésus de Nazareth, une petite bourgade de Palestine, et avait souffert en personne tous les maux et toutes les souffrances des pauvres gens. Sur ce thème une multitude d'Évangiles furent composés, dont quatre devinrent par la suite les plus acceptés et les plus répandus — les Évangiles selon Marc, selon Mathieu, selon Luc et selon Jean.

Les Évangiles rapportent que Jésus serait né, aux temps d'Auguste, dans la famille du charpentier galiléen, Joseph de Nazareth, de l'épouse de ce charpentier, la « vierge Marie » et du « Saint-Esprit ». Il vécut obscurément une trentaine d'années, puis se mit à prophétiser et à faire des miracles. Il guérissait par la parole, ressuscitait les morts, rassemblait des foules de gens pauvres et simples auxquels il prêchait l'humilité et la douceur ; un groupe de disciples se forma autour de lui. Les prêtres de Jérusalem et les représentants de l'autorité romaine le considérèrent comme un factieux, et le sanhédrin le condamna à mourir sur la croix. Ponce Pilate, le procurateur de Judée, confirma le jugement du sanhédrin, Jésus fut crucifié, mais il ressuscita le troisième jour et fut, par conséquent, le premier entre les hommes à vaincre la mort. Puis il monta au ciel, après avoir promis de redescendre bientôt sur la terre pour juger les vivants et les morts, et pour établir son règne éternel. Cette tradition évangélique est un mythe, car, en premier lieu, les éléments mythiques y dominent manifestement et, en second lieu, dans les sources historiques du temps, on ne trouve pas une seule mention digne de foi de Jésus de Nazareth.

Les églises primitives étaient organisées sur le principe de l'aide mutuelle : leurs membres vivaient comme au bivouac, dans l'attente de la « fin du monde » prochaine. À la tête de ces communautés se tenaient les « anciens » (presbytères, ou prêtres), assistés des « diacres » ; les plus pauvres d'entre les hommes libres, les esclaves pouvaient être prêtres. Les chrétiens se défiaient des riches et disaient qu'« il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des cieux ». Aussi les riches n'étaient-ils admis dans l'église qu'à condition de distribuer volontairement leurs biens aux pauvres.

Les premiers temps, les chrétiens tenaient habituellement leurs assemblées secrètes dans les cimetières (à Rome, dans

les nécropoles souterraines, appelées les catacombes), dans les cryptes où ils ensevelissaient leurs frères défunts, comme le faisaient depuis longtemps les corporations d'artisans et d'autre « menu peuple » (*collegia tenuiorum*). Sur leurs sépultures, ils figuraient grossièrement, au pinceau ou au ciseau, les symboles de leurs espérances : la brebis, le bon pasteur, la vigne ou le poisson (en grec ΙΧΘΥΣ — les lettres de ce mot formaient le monogramme « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur »). Ces assemblées étaient consacrées à la lecture des « épîtres » et des Evangiles, puis un des assistants, entrant en extase (*charisme* : descente du Saint-Esprit), clamait des paroles édifiantes et des prophéties. Les prosélytes étaient admis dans le sein de l'église après que l'eau du « baptême » les eut lavés de tous leurs péchés antérieurs, et la réunion se terminait par une modeste agape nocturne de pain et de vin.

Dès le début, la nouvelle religion du christianisme enseignait la résignation. Son influence fut néfaste dès la première étape de son évolution, car elle détournait les masses populaires exploitées et opprimées de la lutte contre les oppresseurs, pour les engager dans le domaine des songes.

Le caractère passif des églises primitives devait forcément entraîner la dégénérescence du christianisme, cessant d'être une religion des travailleurs, des opprimés, des indigents et des esclaves, pour n'être plus qu'une religion comme les autres dans une société de classes, instrument de l'oppression de classe et appui des classes dominantes. Le temps passait, et le « Christ » ne venait toujours pas. Les espoirs messianiques s'affaiblirent. En même temps la composition sociale des églises changeait. A côté des pauvres, on vit y entrer des riches, qui refoulaient les pauvres à l'arrière-plan. Ils comblèrent les communautés de leurs dons : certains personnages de haute naissance devinrent patrons d'églises chrétiennes entières (la grande famille patricienne des Metellus, par exemple, ou Marcia, la favorite de l'empereur Commode).

Au cours du II^e siècle, cette évolution ne fit que s'accroître et au début du III^e le caractère des églises chrétiennes avait subi une transformation radicale. Certaines d'entre elles étaient devenues propriétaires de domaines considérables, de maisons de rapport, de trésors et de grosses sommes d'argent. Etre le prêtre d'une telle église était une affaire lucrative, de sorte que

divers fripons et aventuriers commencèrent à se faire nommer à ces fonctions, en exploitant la crédulité des simples (voir Lucien de Samosate : *De la mort de Peregrinus*). Dans les sermons, se faisait entendre une note nouvelle : on y disait que les esclaves devaient être soumis aux maîtres, car tout pouvoir vient de Dieu. On vit apparaître de hauts dignitaires, les « évêques », qui avaient la surveillance des églises de districts entiers, dépendant du chef-lieu de région (métropole), qui devint la résidence de cette suprême autorité religieuse.

Sans l'ordination (imposition des mains) des évêques, les desservants du culte élus des églises (« clercs ») ne pouvaient désormais plus remplir leur ministère, administrer le baptême et présider aux prières en commun. Les évêques des grandes villes orientales, Alexandrie et Antioche, ceux de Rome plus tard, commencèrent à jouir d'une autorité toute particulière. Les rites se multiplièrent, empruntés aux autres religions. Le baptême et la communion se convertirent en « mystères », semblables à ceux que pratiquaient les adorateurs de Cybèle et d'Adonis ; le mithraïsme fournit la base de la légende de la naissance du Christ dans une grotte. La vulgarisation des doctrines des stoïciens et, en particulier, de Sénèque, qu'Engels a appelé « le parrain du christianisme », permit d'établir un système de morale chrétienne reposant sur les principes d'humilité et de patience. Philon le Juif, cet écrivain d'Alexandrie (du début du I^{er} siècle), qui toujours selon Engels fut le « père du christianisme », tenta de synchrétiser le judaïsme et la philosophie grecque ; c'est lui qui fut l'inspirateur de la doctrine chrétienne, apparue au II^e siècle, du « verbe » (*logos*), des anges, intermédiaires entre Dieu et les hommes, de « l'esprit immonde », etc.

Au III^e siècle les évêques commencèrent à se réunir en synodes, pour décider quelles propositions et quelles doctrines devaient être universellement reconnues et obligatoires, quelles autres il convenait de condamner et de rejeter. Ainsi de l'abondante littérature chrétienne primitive, ne furent reconnus comme « canoniques » (du grec *canon* qui veut dire règle) que les quatre Evangiles cités plus haut, les *Actes des Apôtres*, leurs 21 épîtres et l'*Apocalypse de Jean*. Les autres écrits furent considérés comme « apocryphes », et il fut interdit de s'en servir ; d'une façon générale, toutes déviations de la « véritable doctrine » (orthodoxie) furent déclarées de pernicieuses erreurs (hé-

leurs sectes en prédisant la venue d'un « sauveur ». Une de ces sectes judaïques fut l'embryon du christianisme.

L'œuvre la plus ancienne que nous possédions de la littérature chrétienne est l'*Apocalypse de Jean* (68 ou 69 de notre ère). Son auteur était un des prophètes de la venue du Messie (en grec : Christos), un certain Jean, de l'île de Patmos. Il s'adresse aux membres de sept églises (communautés) d'Asie Mineure, qui attendent l'avènement du Christ, mais qu'il nomme des Juifs et non pas encore des chrétiens.

Dans son *Apocalypse*, Jean raconte sur un ton passionné les visions, dans lesquelles il lui fut révélé que la « fin du monde » était proche, et que Christ, « l'agneau de Dieu », allait procéder au « jugement dernier » du monde pécheur. Le châtiment devait s'abattre avant tout sur Babylone, la « grande prostituée », assise sur une bête à sept têtes et qui faisait la guerre aux « saints », c'est-à-dire aux croyants ; par la prostituée, il faut entendre Rome, et les sept têtes du monstre sont les empereurs. Christ à la tête de l'armée des justes précipitera la bête et tous ses suppôts dans la fournaise de la géhenne, puis il créera un nouveau ciel et une nouvelle terre et bâtera la nouvelle Jérusalem. Alors tous les justes ressusciteront à la vie éternelle, et s'ouvrira le règne bienheureux du Christ, qui n'aura pas de fin. Dans l'*Apocalypse de Jean*, vibre encore un accent guerrier, la passion encore chaude de la lutte.

La « Bonne nouvelle » (*euangelion* en grec) du prochain avènement du Sauveur fut répandue par une multitude d'émigrants, de pèlerins et de propagandistes (apôtres) et accueillie avec joie par tous les « opprimés et les affligés », les esclaves et pauvres des villes, et, en particulier, les femmes.

Simple secte juive au début, le mouvement ne tarda pas à prendre un caractère largement populaire, tout d'abord dans les provinces orientales où dominait la langue grecque (Asie Mineure, Syrie, Egypte) puis dans les provinces occidentales (Afrique romaine).

Au commencement du II^e siècle, on vit apparaître une vaste littérature orale puis écrite : sermons, épîtres, « révélations » que les églises échangeaient entre elles — œuvres bourrées de fables, de légendes et de mythes de toute sorte.

Ce fut alors que se forma, dans le premier tiers du II^e siècle, et que se répandit au loin parmi les croyants en Christ (les « chrétiens » ainsi qu'ils commencèrent à se nommer) le mythe

selon lequel Christ, le « roi des cieux », était déjà venu sur la terre, sous la forme d'un homme d'humble condition, et sous le nom de Jésus de Nazareth, une petite bourgade de Palestine, et avait souffert en personne tous les maux et toutes les souffrances des pauvres gens. Sur ce thème une multitude d'Évangiles furent composés, dont quatre devinrent par la suite les plus acceptés et les plus répandus — les Évangiles selon Marc, selon Mathieu, selon Luc et selon Jean.

Les Évangiles rapportent que Jésus serait né, aux temps d'Auguste, dans la famille du charpentier galiléen, Joseph de Nazareth, de l'épouse de ce charpentier, la « vierge Marie » et du « Saint-Esprit ». Il vécut obscurément une trentaine d'années, puis se mit à prophétiser et à faire des miracles. Il guérissait par la parole, ressuscitait les morts, rassemblait des foules de gens pauvres et simples auxquels il prêchait l'humilité et la douceur ; un groupe de disciples se forma autour de lui. Les prêtres de Jérusalem et les représentants de l'autorité romaine le considérèrent comme un factieux, et le sanhédrin le condamna à mourir sur la croix. Ponce Pilate, le procureur de Judée, confirma le jugement du sanhédrin, Jésus fut crucifié, mais il ressuscita le troisième jour et fut, par conséquent, le premier entre les hommes à vaincre la mort. Puis il monta au ciel, après avoir promis de redescendre bientôt sur la terre pour juger les vivants et les morts, et pour établir son règne éternel. Cette tradition évangélique est un mythe, car, en premier lieu, les éléments mythiques y dominent manifestement et, en second lieu, dans les sources historiques du temps, on ne trouve pas une seule mention digne de foi de Jésus de Nazareth.

Les églises primitives étaient organisées sur le principe de l'aide mutuelle : leurs membres vivaient comme au bivouac, dans l'attente de la « fin du monde » prochaine. A la tête de ces communautés se tenaient les « anciens » (presbytères, ou prêtres), assistés des « diacres » ; les plus pauvres d'entre les hommes libres, les esclaves pouvaient être prêtres. Les chrétiens se défiaient des riches et disaient qu'« il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des cieux ». Aussi les riches n'étaient-ils admis dans l'église qu'à condition de distribuer volontairement leurs biens aux pauvres.

Les premiers temps, les chrétiens tenaient habituellement leurs assemblées secrètes dans les cimetières (à Rome, dans

résies), dont ceux qui s'en rendaient coupables devaient être châtiés : retranchés de la communion des fidèles, ou même frappés « d'anathème » (malédiction).

Le résultat de cette activité des évêques et des synodes fut de réunir les communautés chrétiennes isolées jusqu'alors en une puissante organisation englobant tout l'Empire romain, laquelle ne tarda pas à représenter une puissante force sociale. Mais en son sein des diverses tendances contraires se livraient désormais une lutte violente et acharnée. Beaucoup, surtout parmi les petites gens, ne pouvaient se soumettre au nouveau régime autoritaire imposé aux fidèles et défendaient l'ancienne liberté d'examen. Ils étaient de ce fait persécutés, déclarés « hérétiques » et retranchés de l'église.

Une hérésie qui eut un grand succès dans le bas peuple fut celle des montanistes, ou disciples de Montanus, un prédicateur fanatique de Phrygie, qui était pour ses sectateurs « le Paraclet en personne » (intermédiaire entre Dieu et les hommes). Ils ne reconnaissaient aucune hiérarchie ecclésiastique, aucun canon obligatoire, aucune liturgie établie. Ils revendiquaient l'ancienne liberté de prédication en faveur de quiconque se croyait visité par le « Saint-Esprit ». Le montanisme se répandit tout particulièrement dans l'Afrique romaine, où il eut parmi ses prosélytes un des plus grands écrivains de la fin du II^e et du début du III^e siècle, Tertullien (né à Carthage où il fut prêtre). C'est à lui qu'on doit cette profession de foi fanatique : « Je le crois parce que c'est absurde » (*Credo quia absurdum*). Dans ses œuvres nombreuses, Tertullien condamnait la science, que selon lui les Evangiles avaient rendu inutile, il affirmait que l'idolâtrie ne consistait pas seulement à adorer les images des dieux païens, mais qu'elle existait en toute forme d'art visant à représenter les choses terrestres. Il prescrivait un jeûne perpétuel, car Adam avait été induit en péché par une pomme.

« L'hérésie » la plus répandue parmi les chrétiens cultivés et connaissant la philosophie hellénique était le gnosticisme (du grec *gnosis* — connaissance). Les gnostiques cherchaient à concilier la doctrine chrétienne avec la « sagesse païenne ». Il en résultait un mélange bizarre et fantastique de pythagorisme, de platonisme et de divers autres éléments. Les gnostiques essayaient de se mettre en communication occulte avec les « forces de l'au-delà », grâce à des opérations magiques

et à l'évocation des esprits. Ils étaient sous ce rapport les pré-décesseurs des « nécromanciens » et des « alchimistes » du Moyen Age.

Au I^{er} et au II^e siècle de notre ère, le christianisme, tant sous sa forme orthodoxe que dans ses manifestations hérétiques, inspirait la plus grande défiance aux classes moyennes des villes, comme à presque tout le peuple des campagnes et aux fonctionnaires de l'Empire. Dans les villes, on massacra plus d'une fois les chrétiens, à qui l'on attribuait toutes les calamités naturelles, — sécheresses, inondations, mauvaises récoltes, etc. Dans un grand nombre d'ouvrages littéraires qui se sont conservés jusqu'à nos jours (comme, par exemple, les *Paroles véridiques* de Celsus et la *Mort de Peregrinus* de Lucien), le christianisme est âprement critiqué et dénoncé comme la plus grossière superstition¹. Celsus, notamment, se moque de la doctrine chrétienne de la « fin du monde » et du jugement dernier : « N'est-il pas absurde de penser comme ces gens-là que quand Dieu aura allumé le feu, comme un cuisinier, toute l'humanité sera rôtie, tandis qu'eux seuls resteront, indemnes, et que non seulement les vivants mais les gens morts depuis longtemps ressusciteront de la terre en chair et en os — véritable aubaine pour les vers ! » Les chrétiens considéraient même les paysans (*pagi*) comme leurs principaux ennemis, d'où vient le mot de « païen » pour désigner les infidèles en général. Les souverains et leurs gouverneurs voyaient dans les chrétiens de mauvais sujets, qui se dérobaient aux prestations et aux contributions, qui ne participaient pas au culte des empereurs. Déjà Trajan, dans sa correspondance avec Pline, ordonne de châtier les chrétiens qui refuseraient ouvertement de sacrifier aux images des empereurs, et même sous Marc Aurèle, on sévit contre des champions aussi zélés de la foi nouvelle. Au II^e siècle, néanmoins, les persécutions contre les chrétiens furent de courte durée, et dans l'ensemble le gouvernement romain de cet « âge éclairé » s'en tenait à la tolérance religieuse. Le christianisme progressait rapidement et dès la fin du II^e siècle, il représentait une force sociale très puissante qui contribua à la ruine de l'antique conception du monde.

¹ Voir Ranovitch. *Les Critiques du christianisme dans l'Antiquité*. M. 1935 (éd. russe).



HISTOIRE
DE
L'ANTIQUITE

